Pause au bord du chemin

David LE BRETON

Professeur émérite de sociologie et d'anthropologie, membre du Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS, UMR 7069) et membre de l'Institut Universitaire de France (IUF). Titulaire de la Chaire d'Anthropologie des Mondes Contemporains de l'Institut d'études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS)

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8455

Résumé : Le corps est la souche identitaire de l'humain, le lieu et le temps où le monde prend chair. Parce qu'il n'est pas un ange, toute relation de l'homme au monde implique la médiation du corps. Il y a une corporéité de la pensée comme il y a une intelligence du corps. Des techniques du corps aux expressions de l'affectivité, des perceptions sensorielles aux inscriptions tégumentaires, des gestes de l'hygiène à ceux de l'alimentation, des manières de table à celles du lit, des modes de présentations de soi à la prise en charge de la santé ou de la maladie, du racisme à l'eugénisme, du tatouage au piercing, le corps est une matière inépuisable de pratiques sociales, de représentations, d'imaginaires. Impossible de parler de l'homme sans présupposer d'une manière ou d'une autre que c'est d'un homme de chair dont il s'agit, pétri d'une sensibilité propre. Le corps est l'« instrument général de la compréhension du monde », disait Merleau-Ponty. Ce texte est un retour autoréflexif sur les chantiers de recherche de David Le Breton, son parcours académique et les rencontres qui ont marqué son chemin.

Mots-clés : Corps – identités – sociétés – lien social – création - rencontres

---

Merci infiniment à toutes et tous d'être venus participer à ces journées. Je voudrais dire ma gratitude à Aggée Lomo Myazhiom qui a passé beaucoup de temps à organiser ces rencontres, je le remercie d'avoir insisté quand je lui ai dit que je souhaitais partir en toute discrétion, dans l'indifférence, d'autant que vous me connaissez comme plutôt solitaire et peu adepte de manifestations de cet ordre. Et puis je craignais les jalousies, les ressentiments, ce qui n'a pas manqué, mais tant pis. Je sais que la mise en place de ces journées a été prenante et a interféré avec son propre travail de chercheur. Merci infiniment aussi à Thierry Goguel, compagnon de route de longue date, à Frédéric Reichhart, et à Stéphane Héas, mon premier doctorant, qui s'était beaucoup investi dans cette organisation, mais qui a été frappé par un sérieux souci de santé dont il se remet peu à peu, mais qui lui interdit de venir à Strasbourg. Je sais combien il est malheureux de ne pas être avec nous aujourd'hui et demain. Je voudrais aussi remercier les doctorants et les doctorantes Clara Boutet, Michaela Onat, Yves Allyn,

merci à Frédéric Stahl toujours attentif et disponible. Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ces journées. Merci aux conférencier(e)s des plénières et aux interventions dans les ateliers.

Il y a énormément de manquants, je n'ai pas pu inviter tous ceux qui ont compté pour moi, certains n'ont pas pu se déplacer avec qui j'ai des échanges récents : Denise Portinari (PUC de Rio), Alexandre Fleming Vale (université fédérale de Fortaleza), Elsa Muniz (UNAM de Mexico), Nasser Fakouhi (université de Téhéran), Brigitte Feuillet (Université de Rennes), mais aussi Freddy Raphael qui m'a appelé dimanche pour me dire son regret de ne pouvoir se joindre à nous à cause d'un sérieux souci de santé. Jocelyn Lachance également qui n'a pas se déplacer. Anne-Marie Métailié n'a pas pu venir non plus, mais elle m'a envoyé un très beau mail pour me dire son soutien. Toute ma reconnaissance à toutes et à tous. Pardonnez-moi de ne pouvoir me rendre à tous les ateliers, je suis un hyperactif, vous le savez, mais je n'ai pas la faculté d'être dans plusieurs endroits à la fois, j'espère ne blesser personne si je ne suis pas là, je suis moi-même terriblement frustré de ne pouvoir entendre chacune et chacun d'entre vous, je vais essayer de passer d'un atelier à un autre, selon ma disponibilité du moment. Mais je lirai bien entendu avec attention tous les textes que Aggée a réunis dans les deux volumes à paraitre. Merci de m'accompagner pour ces jours ambivalents. Je suis triste de prendre ma retraite, même si je sais que j'aurai encore plus de travail dans les années à venir, mais c'est surtout la douleur du temps qui passe, cette espèce d'irréalité concrète du temps qui fait que je me revois encore jeune homme arriver comme maitre de conférences à Strasbourg avec le sentiment que l'éternité était devant moi. Un hommage particulier à Joris Capenberghs qui est venu à pied en une dizaine de jours de la Belgique Alémanique jusqu'à Strasbourg.

Sans le soutien de l'USIAS, de son directeur Thomas Ebbesen et sans l'aide Rifka Weshuizen, et Rhona Heywood, ces rencontres n'auraient jamais pu avoir lieu, nous ne serions pas réunis ici aujourd'hui. Ma reconnaissance est immense pour chacune et chacun d'entre vous. Merci à toutes et à tous d'être venu se joindre à nous.

Tout cela a-t-il vraiment existé ou ne suis-je pas un personnage d'une nouvelle de Borges qui ne sait pas qu'il n'existe pas, car il est rêvé par un autre, voire par lui-même. Je ne sais pas si tout à l'heure je ne vais pas être réveillé par un éclat de rire et me retrouver habitant des rues à Rio, comme cela aurait pu être. Les probabilités étaient infinitésimales que je me retrouve aujourd'hui devant vous, à l'université.

Mon exposé est d'abord un exercice de gratitude au regard de mon parcours universitaire. Impossible de ne pas commencer par l'origine, mes parents qui ne sont plus là aujourd'hui, mais sans eux, ma mère notamment je ne serai sans doute pas devant vous, car elle a toujours soutenu ma scolarité malgré mes turbulences qui lui valaient d'être souvent convoquée à l'école pour mon indiscipline et mes mauvais résultats. Je lui dois cette inquiétude permanente nuancée par une sorte de confiance qui lui faisait dire alors que j'étais toujours content de moi, même si manifestement mes résultats scolaires étaient généralement parmi les plus mauvais de la classe. Puis il y a eu l'enseignement de Jean Duvignaud, à l'université de Tours, qui m'a ouvert un horizon de pensée, et confirmé dans ma passion des voyages et de l'écriture, mon souci de rendre compte de la complexité et des ambivalences du monde. Merci à Raymond

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Chapuis, à Raymond Thomas, qui ne sont plus là eux non plus, mais qui m'ont ouvert autrefois les portes de l'enseignement en me proposant mes premiers cours. Merci à Georges Balandier qui m'a autorisé à devenir sociologue en publiant mes premiers articles dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie* et en acceptant *Anthropologie du corps et modernité* dans sa fameuse collection aux PUF. Merci à mon ami le grand photographe Bernard Plossu avec qui j'ai écrit plusieurs livres. Sans la confiance et la fidélité d'Anne-Marie Métailié, mon éditrice, et Pascal Dibie, mon directeur de collection, je n'aurai jamais publié tant de livres, j'aurais dû chercher à chaque fois un éditeur. Grâce à eux, j'ai toujours écrit avec une nécessité intérieure sur les sujets que je souhaitais explorer, c'était infiniment précieux pour moi. Sans Anne-Marie Métailié je n'aurai sans doute pas eu la même carrière J'ai une dette immense envers les étudiants, et particulièrement les doctorants, j'avais le souci d'être un compagnon de route, de cheminer avec eux, et j'ai énormément appris à leur contact. Au-delà bien entendu, ma dette est immense envers Hnina, mais c'est autre chose, une autre dimension.

Bien entendu les absents à qui je dois mon cheminement composent une foule, je dois assumer l'arbitraire de n'en citer qu'une poignée. Je termine en citant deux absents qui ont laissé un gouffre dans mon cheminement par la brutalité de leur disparition en pleine jeunesse, Armand Touati qui a été un formidable compagnon de route, animateur de colloques, de revues, disparu très tôt, et Lionel Saporiti, l'un de mes anciens doctorants, auteur d'une thèse remarquable sur les hommes sans-abri, qui nous a quitté il y a deux ans.

L'existence humaine n'est pas ciselée dans la calme évidence de son aboutissement, elle est sinuosités du chemin, ambivalence des choix, confrontation à la contingence du monde. Elle engage parfois sur des voies que rien ne laissait présager. L'imprévu l'emporte parfois sur le probable, à cause des circonstances ou d'une volonté particulière de répondre à leur sollicitation, ou de les créer si elles se font trop attendre. Si nous manquons de prise sur le monde qui vient, il nous reste la possibilité de prendre l'initiative ou d'entrer en résistance. Si nous sommes largement prisonniers des conditions du départ, nous ne nous réduisons pas à elles. Seul importe ce que nous en faisons. Les pesanteurs sociales et affectives défavorables ne sont jamais un destin pour celui qui ne se pose pas en victime, mais en acteur. Celui qui relève le défi pour forcer le mur d'impuissance voit souvent le monde lui devenir hospitalier. Mais on ne sait rien au départ, c'est ce qui préserve la chance. Tout choix est risque. Faire un choix consiste d'abord à éliminer toutes les autres alternatives, occuper une situation revient à renoncer aux autres, dans l'ignorance de ce qui a été perdu ou gagné au moment de la décision. Mais le mouvement de l'existence ne cesse de redéfinir la balance. Nul ne sait de quoi l'avenir sera fait. L'échec douloureux d'un moment alimente peut-être la chance d'un autre inscrit tout d'abord dans le sillage de la déception. Et la chance d'une bonne décision peut être remise en question par une évolution inattendue des conditions initiales. « Finalement, écrit Paul Auster, toute vie n'est rien de plus que la somme de faits aléatoires, une chronique d'intersections dues au hasard, de coups de chance, d'événements fortuits qui révèlent leur propre manque d'intentionnalité » (1988, 298). La portée de nos actes nous échappe, car ils dessinent une ligne nécessaire dans nos existences, mais nous ignorons ce qu'elles auraient été au regard d'autres

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

choix. Certains, faits à la légère, sont lourds de conséquences. Mais d'autres effectués pourtant avec lucidité et un examen attentif des données n'ont pas toujours les incidences voulues. Un écart est toujours présent entre l'intention et ses conséquences. On sait combien parfois « l'enfer est pavé de bonnes intentions » (Le Breton, 2018). La multitude des décisions inhérentes à la trame infinie des interactions autour de soi, même à l'échelle de la vie courante, induit souvent un labyrinthe de causes et d'effets réciproques qui amène nécessairement à une part d'incertitude. Nous sommes réunis ici aujourd'hui du fait d'un échafaudage infini d'événements, de rencontres, de hasards. Nous sommes dans un repli du temps qui doit à tellement de contingences. Un seul de ces événements eut-il manqué, l'une ou l'autre des personnes que j'ai citées eut-elle été absente et tout aurait été différent. À la fois tout est nécessaire et tout tient au hasard, mais surtout à ce que nous en faisons, à la volonté de chance qui nous anime.

J'ai essayé de ne jamais oublier dans mon travail que j'aurai pu naitre il y a vingt ou dans soixante ans, dans une famille rurale ou un bidonville, une famille riche de Buenos Aires ou de Tokyo, être une femme ou une personne trans. Si j'étais né dans une communauté amérindienne des hauts plateaux andins ou de l'Amazonie, quelle aurait été la nature de mon anthropologie si j'avais grandi dans une communauté culturelle où la notion de « corps » n'existe pas. Les sciences sociales ne nous dispensent pas de nos conditions d'existence, de notre genre, de l'histoire de nos vies, de l'époque où nous menons nos recherches. Le hasard de notre naissance est une ironie de l'histoire à laquelle nous ne devons pas nous attacher, mais qui ne cesse de regarder par-dessus nos épaules. J'ai essayé de ne jamais oublier la formule magnifique de Miguel Torga que je détourne un peu : « L'universel c'est mon village moins les murs ».

J'ai toujours ressenti le sentiment de manquer des clés qui ouvrent paisiblement les portes de l'existence. Je me suis d'abord tourné vers la littérature, puis le cinéma, qui offrent des existences par procuration, la possibilité d'expérimenter d'autres vies. J'ai fait de la sociologie parce qu'il me manquait toujours les codes qui autorisent à se laisser porter par l'évidence des choses, je me sens souvent en porte à faux, maladroit. J'ai toujours eu du mal à trouver ma place. Je la cherche encore. Une fête se déroule près de moi depuis toujours que je ne sais pas comment rejoindre, car je m'y sens étranger, les autres y viennent sans crainte, en toute connaissance des rituels et des manières de dire, mais je reste éternellement au seuil avec un sentiment d'impuissance. Après y avoir piétiné un moment, je rebrousse chemin pour me plonger dans les livres ou l'écriture, je regagne mon ile où je me sens en sécurité.

Le choix d'un objet et d'un terrain n'est jamais aléatoire s'il relève seulement du chercheur, si aucune obligation économique ne le guide. En outre, l'observation et l'analyse plongent dans l'expérience des populations dont le chercheur souhaite rendre compte. Elles ne sont pas des décalques des faits, elles n'échappent pas à l'interprétation, c'est-à-dire à une sensibilité nourrie de rigueur, mais justement la qualité d'un chercheur tient à sa volonté de contrôler ces glissements de sens pour éviter l'arbitraire et rester au plus proche des acteurs. Le hors-champ d'une étude, comme dans un plan au cinéma, est souvent aussi important que ce qui est mis en évidence. D'autant que les sciences sociales affrontent ce paradoxe de produire des connaissances à travers

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

l'engagement biographique de leurs auteurs et leur style de pensée et d'écriture. Les chercheurs parfois en font état, parfois ils tentent de se dissimuler derrière un apparat de rigueur. D'une manière ou d'une autre toute recherche immerge au sein d'une population de manière plus ou moins intense selon les terrains et l'histoire personnelle du chercheur qui se cristallise à tout instant dans sa sensibilité.

Toute recherche est une mine d'observations sur son auteur. Elle en dit autant sur son objet que sur les attitudes qu'il a eues et les valeurs qui sont les siennes, les émotions suscitées, ou ce que les psychanalystes nomment le contre-transfert, c'est-à-dire les réactions affectives suscitées en lui dans son contact avec la population. Un filtre affectif transforme son rapport au réel et induit ses observations et ses interprétations (Devereux, 2012). Pour une part le chercheur ne cesse de se lire dans les faits qu'il construit afin de les observer. Le fait est toujours déjà une théorie. Il découle du découpage du réel opéré par l'analyse. Le chercheur n'est pas œil mais un regard, pas des oreilles, mais une écoute, pas un nez, mais un flair, une olfaction, pas une bouche, mais une gustation, pas une peau, mais une tactilité. Il ne s'agit jamais d'une duplication, d'une objectivité, mais toujours d'une activité de sens, de déchiffrement. Une traduction qui vaut ce que vaut le traducteur. L'œil a sans doute le même fonctionnement organique d'un lieu à l'autre du monde, mais ce que voit chaque acteur répond aux significations qu'il a apprises et à la sensibilité qui est la sienne. Les sens ne sont pas des « fenêtres » sur le monde ou des « miroirs » voués à l'enregistrement des choses en toute indifférence aux cultures ou aux sensibilités, ce sont des filtres qui retiennent dans leur tamis ce que l'individu a appris à y mettre ou ce qu'il cherche à identifier en mobilisant ses ressources (Le Breton, 2006 ; 2018). La perception n'est pas l'empreinte d'un objet sur un organe sensoriel, mais une activité de connaissance traversée par une affectivité, fruit d'une réflexion, une pensée par corps en prise sur le flux sensoriel qui baigne sans relâche l'individu. Les perceptions ne cessent d'être tamisées par l'affectivité changeante du chercheur, d'où d'ailleurs la nécessité d'un travail de terrain étalé dans la durée ou d'un nombre significatif d'entretiens avec sa population afin de se déprendre de ses émotions et de les mettre au service de la recherche. Trop de sentiment rend aveugle à une part des données en laissant les jugements de valeur orienter l'analyse ; trop de distance ne convient pas davantage puisque les humains ne sont pas des objets ou des insectes, ils pensent aussi par eux-mêmes et savent rendre compte de leurs conditions existence. L'absence d'identification à la population empêche de mieux la comprendre. Ce n'est pas le réel qui est perçu, mais déjà un monde de significations, il importe seulement de ne jamais l'oublier. L'interprétation interprète tout autant son auteur.

L'analyse du terrain est toujours une sorte de test projectif. Le chercheur y projette à son insu ses significations familières, celles qui ont guidé ses choix théoriques et méthodologiques. La discipline, dans le sens académique, mais aussi moral, les outils employés, les études d'autres chercheurs sur le même sujet ou la même population, les références théoriques, sont en principe autant de garde-fous, un rappel de vigilance pour ne pas transformer la population étudiée en miroir, ou l'instrumentaliser par des jugements de valeur ou un militantisme qui ne la concerne pas. Mais le fait est banal dans les sciences sociales ou le choix d'un paradigme, d'une théorie, exclut les autres. En ce sens, il est juste de dire avec C. Geertz que l'ensemble des sciences sociales relève

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

pour une part de la fiction. Le dilemme tient au fait « d'élaborer des textes d'aspect scientifique à partir d'expériences largement autobiographiques » (Geertz, 1996, 17). Les sciences sociales sont toutes des exercices de traduction, elles ne transcrivent pas le monde, elles l'interprètent, elles racontent des histoires à son propos.

L'effacement prétendu du chercheur, sa revendication arrogante et naïve d'objectivité et de scientificité qui le mettrait en surplomb de la population étudiée, pour « laisser parler les faits » est assimilable à un exercice de ventriloquie, teinté d'une nuance de mépris pour les acteurs, censés ne rien comprendre à leur existence et sur lesquels ils se « penchent ». Le puritanisme de l'engagement, c'est-à-dire la distance, l'observation détachée, etc., n'est nullement une garantie de valeur de la recherche entreprise, même si, bien entendu, elle ne l'est pas nécessairement de ses insuffisances. De même l'implication du chercheur sur le terrain peut rester un fait d'égocentrisme, un impressionnisme ou, à l'inverse, une incitation à creuser davantage les significations et les valeurs des populations étudiées. La qualité d'une recherche ne tient nullement à sa posture de départ, mais à ce que le chercheur en fait, qu'il y engage sa personne tout entière ou seulement quelques traits. Il est toujours dans un équilibre malaisé, il est présent derrière l'objet sans pour autant en faire un simple prolongement de ses fantasmes, il se tient à distance, mais tout l'art de son observation et de son écriture tient à la qualité de cette distance. La tâche n'est pas pour le chercheur l'occultation de ses affects ou de ses désirs, mais plutôt de leur usage pour une meilleure approche de son terrain, et la rigueur de son enquête et de ses interprétations. Sa posture est une ressource autant qu'un obstacle, tout dépend de ce qu'il en fait.

Le sociologue n'est pas un politique ou un directeur de conscience, sa tâche est de comprendre et d'analyser un domaine de la vie sociale, mais non de parler en son nom. Weber dénonce « cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une validité scientifique à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans » (Weber, 1992, 129). Dans une lettre à Else Jaffé, il dit avec fermeté qu'« aucune connaissance scientifique, si importante soit-elle […] ne livre de vision du monde. Et inversement ; un essai qui veut être un sermon […] n'a pas de place dans une revue scientifique spécialisé » (2016, 319-320). Le refus de la neutralité axiologique au nom de la critique sociale et de l'adhésion à une cause en faveur de populations dominées ou malmenées est un refus de la confusion des rôles entre les sciences sociales et le politique. Certes, le chercheur entretient toujours un rapport particulier aux valeurs, mais cette relation affective demeure en amont de la recherche. L'analyse ne confond pas jugement de fait et jugement de valeur. Et son engagement demeure hors de son existence de scientifique.

La « neutralité axiologique » de Weber implique un exercice de contrôle des émotions, elle est une « neutralité affective » dans l'analyse, même si son indignation ou son admiration l'a amené à choisir tel ou tel champ de recherche. L'investissement affectif sur l'objet de la recherche est une puissance heuristique à l'œuvre, mais il exige d'être contrôlé par les outils de la pensée sociologique et les autres travaux menés à son propos par d'autres chercheurs. Il n'est pas un obstacle, mais il ne doit pas être aveugle et se donner sous le jour d'une militance qui n'a plus rien de sociologique. À l'image de Max Weber profondément engagé dans toute son existence, mais sans jamais démentir

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

ce qu'il nomme le « principe de non-engagement du savant ». Telle était également la position de Durkheim ou de Mauss : « Mais de ce que nous nous proposons d'étudier la réalité, il ne s'ensuit pas que nous renoncions à l'améliorer […] Nous estimerions que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques des problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est au contraire pour nous mettre en état de mieux les résoudre » (Durkheim, 1978, XXXVIII-XXXIX). La qualité d'une recherche ne tient pas à sa force de profération ou à l'ampleur de son indignation, mais à la valeur de ses analyses qui permettent aux acteurs de trouver éventuellement les solutions qui s'imposent.

Toutes mes recherches, et donc tous mes livres, sont parties d'une nécessité intérieure, souvent d'une blessure intime, d'une volonté de comprendre des choses qui m'échappaient et donc d'aller au plus proche de là où l'on vit, avec le projet de toucher le cœur battant des choses. Changer quelque chose du monde, mais avec une discrétion personnelle, en passant par là, en essayant seulement de comprendre. Si j'avais été un jeune homme bien dans sa peau, je n'aurais jamais travaillé sur le corps, sur les conduites à risque, la douleur, je n'aurais jamais travaillé non plus sur le silence par exemple, sur la voix, ni même paradoxalement sur le rire ou le sourire comme je m'en explique dans ces deux livres. J'ai travaillé sur les conduites à risque des jeunes générations pour avoir traversé de manière douloureuse et confuse ma propre adolescence en me posant longtemps la question de savoir si la vie valait ou non la peine d'être vécue. Nous étions à la fin des années soixante-dix. J'étais mal dans ma peau sans raison tangible, écartelé aussi entre ma passion dévorante des livres et une existence plus limitée sans doute au Mans où mon horizon me destinait à devenir contremaître aux usines Renault où mon père était ouvrier.

Étudiant en sociologie à Tours, j'ai vu disparaitre des amis dans des conduites dangereuses, la drogue, le suicide… Je travaillai à ma thèse qui portait déjà sur l'anthropologie du corps, justement parce que je ne cessai de m'interroger sur l'énigme d'un corps dont j'avais le sentiment qu'il m'échappait tout autant que mon existence. J'essayai de contrôler ce chaos intérieur par la découverte que je faisais à l'époque des sciences sociales. À quelques mois de la soutenance de ma thèse, je suis parti soudain en pensant que je ne reviendrai jamais sur mes pas. La tentation sauvage me hantait, celle du dépouillement, de la renaissance, de l'éloignement des amertumes innombrables que je ressentais déjà à l'intérieur de nos sociétés. C'était l'époque des chemins de Katmandou. Plusieurs de mes amis étaient partis pour des voyages sans retour vers l'Orient. Ma démarche était différente. Le Brésil était une dictature militaire. J'avais entendu dans un film argentin de l'époque un homme dire à peu près : « Je veux voir le sang couler lorsque je serais blessé ». Cette phrase disait ma situation. En France, je me sentais mal, mais il n'y avait rien de concret à ma souffrance. Je ne me sentais pas à ma place, sans comprendre pourquoi, et je ne savais pas où la trouver. « La vraie vie est ailleurs », disait Rimbaud. J'étais écartelé entre la nécessité de la lutte politique dans un fantasme adolescent de combattre l'injustice, et le refuge loin du monde pour me défaire de ma difficulté d'être, me dépouiller de la personne que j'étais. Je suis parti. À l'époque, voyager moins cher impliquait un long périple. Nous étions au début des shorters. J'ai pris quatre avions et transité de longues heures, parfois une

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

nuit entière, à Nassau, Miami et Santa Cruz da sierra, en Bolivie, et enfin Sao Paulo trois jours après mon départ.

Je revois encore ces aéroports presque vides où nous étions quelques jeunes Français en rupture de ban, aussi perdus les uns que les autres, n'osant pas se parler ou à peine. Nous nous regardions sans oser aller plus loin, assis à quelques mètres les uns des autres selon la succession des salles de transit. Les uns allaient au Chili, d'autres en Argentine ou au Mexique. Nous étions en déroute, mais trop profondément enfouis en nous-mêmes pour risquer la rencontre. Très vite, arrivé au Brésil, j'ai rencontré des garçons et des filles de mon âge qui avaient connu la prison ou la torture. J'étais à nouveau confronté à mon sentiment d'insignifiance, de manque de prise sur ma propre vie. J'ai vécu un moment à Rio de Janeiro, mesurant mon impuissance à m'engager dans la lutte politique de l'époque. J'étais encombré de moi, superflu, dérisoire. L'appel de l'Amazonie m'a repris. Nul fantasme en moi que ces communautés de la *wilderness* soient plus proches de la nature, ou pures, ou affublées des autres adjectifs de la mythologie primitiviste, mais déjà un appel à la disparition de soi dont l'Amazonie était à mes yeux une sorte de symbole géographique (Le Breton, 2016). Il y avait en moi ce fantasme d'aller me perdre en un lieu des origines en quelque sorte, un lieu d'innocence morale où se mettre enfin au monde. Mon sac sur le dos, j'ai commencé un long voyage en stop en suivant le littoral. Seul le saut dans le vide guérit de la peur du vide. Il fallait avancer chaque jour à pied, en stop, en bus, en bateau… chercher obstinément une réponse. La tâche était suffisante pour absorber la plupart de mes efforts de pensée. Sur les routes, je croisais nombre de jeunes Brésiliens ou d'étrangers en proie à la même errance. Je partageais au hasard de ces rencontres des nuits à la belle étoile, sur des falaises ou des plages, ou des dortoirs sales où la vigilance s'imposait pour éviter le vol de ses maigres affaires. Chacun suivait sa route dans une espèce de pudeur, de solitude, de quête intérieure. Chaque jour cependant j'écrivais, c'était le livre du crire : un jeu de lettres entre crier et écrire. Je ne raconterai pas ici ce périple (Levy, Le Breton, 2003), mais il fut en même temps une traversée de la nuit et un passage initiatique.

Sur les routes du Brésil, j'ai décidé de vivre et d'être aussi un sociologue engagé dans son temps, non dans le sens d'un militantisme, car à mes yeux un militant est par force un limitant, et je me suis toujours voulu un « illimitant ». D'où ma passion à dépouiller les objets de leur gangue d'évidence pour en rappeler l'infinie complexité, les ambivalences, leur relativité d'un lieu ou d'un temps à un autre. Manière de dire que le monde est toujours le fait d'une construction sociale et individuelle, et non un destin. Ce qui a été construit peut être déconstruit, le monde est toujours devant nous, jamais derrière. J'éprouvai de façon intense la culpabilité d'avoir survécu là où certains de mes amis avaient disparu. Je me sentais une sorte de devoir de témoigner. À cette époque j'ai commencé à enseigner la sociologie dans maintes écoles d'infirmières, de cadres infirmiers, d'écoles de travailleurs sociaux, je suis devenu simultanément chargé de cours à la faculté de Tours, celle du Mans et à la Catho d'Angers. La sociologie du corps commençait tout juste à sortir de son exil. J'étais attentif aux données épidémiologiques, je voyais grimper les indicateurs du mal de vivre adolescent en termes de suicides, de tentatives de suicides, de montée des fugues, des troubles alimentaires, des problèmes de toxicomanie, etc. Et je voyais aussi souvent des jeunes

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

en formation mal dans leur peau. J'ai éprouvé alors le besoin de comprendre ces jeux symboliques avec la mort en partant de mon expérience, mais en l'élargissant à ce que je pouvais sentir de celle des autres, en menant des entretiens approfondis avec des jeunes et des professionnels, en réfléchissant avec les élèves sur leurs expériences de stages. J'ai essayé de théoriser ce sentiment d'être sur le fil du rasoir et de se jeter contre le monde de manière réelle et symbolique pour savoir qui l'on est. Je me suis trouvé au milieu d'une passe dangereuse, l'écriture était une issue, la seule pour moi, elle a été le balancier grâce auquel j'ai côtoyé le gouffre sans y tomber. Et si j'ai tant écrit sur les conduites à risque des jeunes, il s'agissait aussi d'exorciser une histoire, de mieux comprendre pourquoi j'en étais passé par là, mettre une signification sur ce qui paraissait alors un chaos intérieur. Au-delà demeure l'échange avec ceux qui ne sont jamais revenus de ces jeux de mort pour connaitre le jeu de vivre. Il s'agissait pour moi de penser anthropologiquement comment on fabrique de l'identité avec la douleur, la blessure, le risque, le jeu délibéré avec la mort. Comment des épreuves personnelles arrachent aux anciennes pesanteurs pour accéder à une autre version de soi plus propice. Le risque de tout perdre contient en germe celui de tout gagner. Ce sont là des manières paradoxales de relancer le sens de la vie ou de se remettre au monde.

La publication de *Passions du risque*, en 1991, nouait une longue fidélité avec mon éditrice Anne-Marie Métailié, avec aussi Pascal Dibie qui dirige la collection où elle me publie. Ce livre m'a valu d'emblée d'être sollicité par des professionnels de la santé publique, des travailleurs sociaux, des médecins ou des pédopsychiatres, car j'apportai un regard anthropologique sur les conduites à risque qui prenait à contrepied les approches naturalistes, biologisantes ou psychanalytiques. Nos sociétés connaissaient alors un formidable engouement pour les activités physiques et sportives à risque et pour la « nouvelle » aventure, l'extrême… Dans ce même livre, j'essayai d'en comprendre les significations de ces jeux symboliques avec la mort avec les outils de l'anthropologie, particulièrement l'œuvre de Georges Bataille. À la même époque, au début des années quatre-vingt-dix, Georges Balandier publiait mon livre *Anthropologie du corps et modernité,* (2019), la boite à outil, qui allait m'accompagner toute ma carrière en étant énormément traduit et en me valant déjà un long compagnonnage avec les médecins et les infirmières, les associations pour l'accompagnement des mourants ou celles des patients réunis par une pathologie. Compagnonnage qu'allaient renforcer mes trois livres sur la douleur. Ces deux premiers livres ont été lus, ils ont trouvé leurs lecteurs, ils ont été d'emblée traduits et m'ont valu aussitôt des invitations à l'étranger qui m'éblouissaient moi qui avais tant rêvé des pays étrangers, qui avait parcouru l'Europe et la Turquie en autostop.

Un acte de création, quel qu'il soit, même une étude en sciences sociales, s'inscrit toujours sur un double registre, celui d'une expérience venant de soi, imprégnée d'affectivité, mais confrontée à l'autre et restituée à travers les codes d'expression en usage, éventuellement détruits, détournés ou ignorés. Il travaille le corps, non seulement à cause de la discipline qu'il impose, mais aussi par ce qu'il remue en soi d'insu, les émotions qu'il fait naitre, les périodes de grâce ou de désespoir qui l'accompagnent. Certaines carrières ou certaines recherches sont inspirées par un contre-don, au-delà du temps, pour des personnes croisées à un moment ou pour des événements dont on

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

ne cesse de se demander comment on les a traversés sans se détruire. La recherche est alors une seconde chance, une réparation, une manière de répondre à une dette. Ce n'est pas seulement le corps du chercheur qui est parfois engagé dans sa recherche, mais toute sa personne, toute son expérience, toute son histoire. Il ne parle pas de lui directement, mais jamais il n'aurait pu accéder à sa population et la retenir sans son histoire propre. Bien entendu en parlant des autres, il parle de soi, mais il est le seul à le savoir.

Merci encore à vous qui m'avez fait confiance et avec qui se sont nouées des collaborations, cristallisées des amitiés. En espérant que nous avons encore une profusion de temps devant nous pour poursuivre ce chemin.

Bibliographie

Devereux G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Champs-Flammarion, 2012.

Durkheim E., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1978.

Geertz C., *Ici et là-bas*, Paris, Métailié, 1996.

Le Breton D., *Sensing the World. An Anthropology of the Senses*, London, Bloomsbury, 2017.

Le Breton D., *Anthropologie des émotions. Être affectivement au monde*, Paris, Payot, 2021.

Le Breton D., *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006.

Le Breton D., Anthropologie du corps et modernité, Paris, Puf-Quadrige, 1990 (2019)

Le Breton D., *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991 (2010).

J. Levy, *Déclinaisons du corps, entretiens avec David Le Breton*, Montréal, Liber, 2004 (réédition aux éditions Tétraèdre, 2009).

Weber M., *La science, profession et vocation*, Marseille, Agone, 2005.

Weber M., *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1992.

Weber M., *Concepts fondamentaux de sociologie*, Paris, Tel Gallimard, 2016.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697